

état des chemins dans presque toute la partie française de la Province de Québec, cause de dommages incalculables pour l'agriculture. Rien n'est plus pénible que d'avoir à voyager sur ces chemins, qui sont dans un état disgracieux pendant à peu près huit mois de l'année, en moyenne. Les cultivateurs y perdent certainement la moitié de leur temps et exposent leurs attelages aux plus grandes fatigues ainsi qu'à des pertes considérables, parce que la loi, au sujet des chemins, n'est pas mise à exécution. Je pense que la nomination d'un surintendant des chemins, consciencieux, pour toute la province, qui serait chargé de presser les municipalités en défaut de réparer et d'entretenir leurs chemins, et qui, au besoin les poursuivraient au nom de la Reine, ferait bientôt changer cet état de choses si déplorables sous tous les rapports."

Désirez-vous un autre témoignage? voici celui du directeur de l'école de Ste. Anne: « Dans cet espace de vingt-cinq ans il a été dépensé plus d'un million et demi de piastres pour les sociétés d'agriculture, et malgré tout cela, j'ose affirmer qu'une amélioration graduelle et générale est encore à commencer dans la masse des cultivateurs. »

Ne vous semble-t-il pas que de pareilles peintures expliquent à leur manière les causes mystérieuses du mal qui nous dévore?

Quelque pénible que soit notre devoir en exposant ce que des hommes spéciaux et compétents ont consigné dans leurs rapports officiels, nous pensons rendre un service public.

Encourager l'émigration c'est fort bien; rappeler des compatriotes des Etats-Unis est mieux encore.

Mais n'y aurait-il point d'autres mesures plus urgentes à adopter pour l'amélioration de notre agriculture, par conséquent pour donner à nos campagnes le charme, l'attrait et disons-le, les commodités qui leur manquent?

Dépenser dans ce but des sommes rondelletes, ne serait-ce point travailler d'une façon indirecte mais certaine au repatriement des exilés?

Et puisqu'il s'agit d'agriculture, nous demanderons aux personnes intelligentes et de bonne foi: procéder par des dons, des octrois et des primes dans les conditions actuelles de nos campagnes, alors que tant d'améliorations essentielles restent à faire, n'est-ce point mettre la charrue avant les bœufs?

A. ACHINTRE.

## ECHOS DE PARTOUT

Les écoles des Etats-Unis coûtent annuellement \$95,000,000, distribués à 221,000 institutions qui enseignent à 14,000,000 d'enfants, soit \$6.40 par année pour chaque enfant.

Dix minutes et 1 fr. 75 centimes: tels sont le temps et le prix que réclame un Allemand de Breslau, prenant, comme tous les Allemands, le titre de professeur, pour incinérer un corps humain.

On assure que des spéculateurs anglais ayant acquis le droit de rechercher les vieux fers, boulets, éclats de bombes, débris d'armes, enfis dans les environs des champs de bataille de la Crimée, ont fait refondre ce fer pour le convertir de nouveau en projectiles.

UN FAIT CURIEUX.—Au Japon, tandis que les étoffes de coton des Anglais, les draps, les tissus chinois luttent difficilement contre les produits similaires nationaux, les mousselines françaises s'enlèvent avec entrain. Les Japonais témoigneraient un goût prononcé pour cette charmante et légère étoffe.

De récentes études ont permis d'évaluer à 150 mille hectares la superficie occupée par les houillères espagnoles. Mais tandis que les Belges extraient de leur bassin, dont l'étendue est égale, plus de dix millions de tonnes par an, les Espagnols n'en retirent que six cent mille.

Le comte Batthyani, célèbre Hongrois qui, au couronnement de l'empereur d'Autriche comme souverain de Hongrie, remplissait les fonctions de grand écuyer, bien qu'il eût déjà plus de quatre-vingts ans, vient de mourir à Pesth, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

D'après un bruit fort répandu et recueilli par la *Patrie*, la *Rose d'or* serait offerte par le Pape à la reine-mère de Bavière, qui vient de se convertir au catholicisme.

Cette nouvelle, qui paraît se confirmer, a produit une très-vive émotion à Berlin, où les esprits suivent avec une attention marquée la lutte engagée par le prince de Bismark contre la cour du Vatican.

A Manchester on a constaté que l'emploi des femmes dans les manufactures a pour premier effet de déterminer une augmentation dans la mortalité des enfants. Le chiffre des décès d'enfants dans cette cité manufacturière est de 48 pour 100 du nombre total. Chose bien digne d'attention: lorsque le travail ne marche pas, la mortalité des enfants diminue, elle augmente de nouveau quelque temps après le retour des femmes dans les ateliers.

La ville de Leyde, dans l'intention d'inculquer aux ouvriers le goût de la culture des fleurs, agréable distraction qui sans contredit doit les éloigner du cabaret et contribuera à leur faire aimer la vie d'intérieur, a organisé une exposition florale. Ne seront admis comme exposants que les personnes justifiant de leur qualité d'ouvrier et pouvant établir que les fleurs présentées par elles sont le produit de leur culture personnelle.

Porto-Rico, colonie espagnole, convoitée par les Allemands, et dont la cession à l'Allemagne a un moment préoccupé l'opinion publique en France, en Angleterre, mais surtout aux Etats-Unis, est une grande île des Antilles, peuplée de 660,000 habitants. Son commerce avec l'Europe et l'Union américaine s'élève au chiffre de 122 millions de francs, et, en 1873, il a donné lieu à un mouvement de 2489 navires d'une jauge totale de 438,557 tonneaux.

Marseille verra prochainement arriver dans son port, si les vents et les flots leur sont propices, deux navires japonais venus en droite ligne du Japon, après avoir franchi les mers de Chine et de l'Inde, le canal de Suez et la Méditerranée. La marine militaire japonaise est du reste en voie de constitution, et ses officiers ont adopté un costume uniforme semblable à celui des officiers de marine anglais et français. L'équipage japonais porte le même vêtement que le matelot européen: pantalon et veste de drap, grand col rabattu et chapeau de cuir bouilli.

D'après une enquête faite en Angleterre sur l'initiative de M. Plimsoll, on a constaté que l'une des causes des trop nombreux naufrages que l'on signale chaque année dans la marine du commerce anglais, est la vieillesse des bâtiments. Si l'on consulte la statistique des naufrages pour 1869, on apprend que parmi les bâtiments perdus, il y en avait 436 vieux de 21 à 30 ans; 229 de 31 à 40; 112 de 41 à 50; 53 de 51 à 60; 32 de 61 à 90 et 2 de 91 à 100 ans. Une cause beaucoup plus sérieuse encore est l'habitude des armateurs anglais de surcharger leurs navires, ce qui leur permet de demander un fret moins élevé que les armateurs étrangers et, au risque de la vie de leurs équipages, de défier toute concurrence étrangère. On dit qu'une loi analogue à celle qui, en France, régleme la marine de commerce et s'oppose à des agissements que l'on peut qualifier de barbares, sera présentée à la rentrée du Parlement.

PROGRÈS DE LA VITICULTURE EN CALIFORNIE.—On dit qu'il existe en Californie 8,000,000 acres de terre propre à la culture de la vigne, et cependant cet Etat ne possède que 50,000 acres plantés de vignes. Généralement parlant, les résultats sont très-favorables, la récolte étant de dix à quinze tonnes de raisin par acre, le prix de vente est d'environ \$10 la tonne, ce qui représente un produit minimum de \$100 à \$150 par acre, pour les fruits destinés au vin, et un peu plus élevé pour ceux réservés à la table.

Cependant, la fabrication du vin souffre beaucoup de la concurrence que lui font les produits français. Les viticulteurs n'ont pas encore eu le temps de faire connaître leurs marques; mais cependant quelques-uns ont déjà réussi à établir leur réputation, même sur le marché anglais, et il y a des gens qui prétendent que les vins de la Californie deviendront, un jour, aussi populaires que les vins français, non-seulement en Amérique, mais même en Europe. Sans tomber dans l'exagération, on peut dire, dès à présent, que les vins américains des Etats du Pacifique font déjà une concurrence sérieuse aux produits fabriqués du Midi de la France, et maintenant que le Congrès a voté le droit spécifique de 40 cents par gallon, recommandé par le Comité de Conférence, les producteurs français ne pourront rivaliser avec ceux de ce pays-ci que s'ils consentent à une forte diminution sur leurs prix actuels.

Les Californiens prétendent que le sol et le climat de leur Etat sont aussi bien adaptés à la culture de la vigne que ceux de la France, et nous ne voyons pas pourquoi cette culture ne deviendrait pas l'industrie principale de cet étonnant pays, dont le sol est si riche, et dont

le climat s'adapte à des produits plus variés que n'importe quelle autre contrée d'Europe. Peut-être, un jour, la France aura-t-elle à souffrir de cette concurrence lointaine, tandis qu'on peut se faire une idée des richesses que l'avenir réserve à la Californie, lorsque l'on réfléchit qu'avec 5,000,000 d'acres cultivés en vignes, le premier de ces pays se fait un revenu d'environ \$350,000,000, c'est-à-dire près du double de ce que produit aux Etats-Unis la récolte entière de céréales dans une année moyenne. La récolte des céréales, en Californie, donne environ \$15 l'acre, tandis que celle du raisin produit en France \$60 pour une étendue égale de terrain. Ces chiffres donnent à réfléchir. Si la Californie trouve qu'en cultivant la vigne, sa terre lui rapporte quatre fois plus qu'en cultivant les céréales, elle abandonnera la culture de ce second produit pour s'adonner exclusivement à celle du premier, et cela d'autant plus facilement qu'elle pourra toujours tirer de l'Ouest tout le froment dont elle pourra avoir besoin.

Si le danger n'est pas immédiat pour nos amis de France, il est du moins assez proche pour qu'on ne le dédaigne pas, et sans vouloir jeter un cri d'alarme qui n'aurait aucune raison d'être actuellement, nous croyons qu'il serait imprudent de fermer les yeux à l'évidence.

## LES CANADIENS DE L'OUEST

JEAN-BAPTISTE FARIBAULT

V  
(Suite et fin)

La Compagnie du Nord-Ouest n'ayant pu après la guerre obtenir la permission de continuer ses opérations sur le territoire américain, vendit toute sa propriété à la Compagnie américaine de fourrures, dont John Jacob Astor était le président. Joseph Rolette fut nommé l'agent de cette association, et Faribault fit des arrangements avec lui pour s'approvisionner de tous les articles nécessaires pour la traite.

Faribault continua son commerce avec succès durant trois autres années, à la Prairie du Chien, puis, cédant aux vives instances du colonel Leavenworth, il alla se fixer dans l'île de Pike, près de l'endroit où on a érigé le fort Snelling. Le colonel Leavenworth s'était mis en rapports avec Faribault, lors d'un récent voyage à la Prairie du Chien, et il avait été tellement frappé de l'étendue de ses connaissances sur les tribus de l'Ouest et en particulier sur les Sioux, qu'il l'avait fortement sollicité de venir s'établir près du fort qu'il allait ériger dans le haut du Mississippi, en lui promettant tout l'encouragement possible. Les sauvages qui fréquentaient le poste de la Prairie du Chien, étant bien moins nombreux que par le passé, Faribault accepta sans hésiter cette proposition qu'il crut avantageuse sous tous rapports.

Faribault avait un goût prononcé pour la culture des champs, et comme le sol de l'île de Pike était très-fertile, il commença sans délai une exploitation agricole. Sa famille qu'il avait laissée à la Prairie du Chien, vint le rejoindre peu de temps après son arrivée dans son nouveau domaine, et il recueillit bientôt une quantité de légumes et de céréales suffisante pour sa subsistance. Bien plus, il fit venir de St. Louis grand nombre d'instruments aratoires, tant pour son propre usage que celui des sauvages des alentours, auxquels il réussit à inculquer le goût de la culture, malgré leur répugnance traditionnelle pour tout travail manuel.

Tout l'état du Minnesota n'était à cette époque qu'un vaste désert, où la civilisation n'avait pas encore pénétrée, et Faribault a le premier défriché le sol à l'ouest du Mississippi et au nord de la rivière Des Moines.

En 1820, le colonel Leavenworth réunit les chefs et les principaux membres de la tribu des Sioux, et obtint d'eux la cession d'une étendue de terrain de neuf milles carrés au confluent du Mississippi et de la rivière Minnesota. De plus, les sauvages consentirent dans le traité qui fut passé à cet effet, à abandonner leurs droits sur

l'île de Pike en faveur de la femme de Faribault et de ses descendants. Voici l'article qui fut inséré à ce sujet dans le traité: « Et nous réservons, octroyons et transférons par les présentes, à Pélagie Faribault, femme de Jean-Baptiste Faribault, et à ses héritiers pour toujours, la grande île située à l'embouchure de la rivière St. Pierre, qui contient environ 320 acres... La dite Pélagie Faribault est la fille de François Kinie par une femme de notre nation. » Le droit de propriété de Faribault sur cette île lui fut plus tard disputé, et ce fut sur cette clause du traité de 1820 que ses procureurs, S. C. Stambough et Alexis Bailly (1) se basèrent pour appuyer ses réclamations auprès du gouvernement américain, qui avait acheté cette île par l'entremise du lieutenant Pike.

Faribault ne fut pas longtemps dans son île sans être assailli par de nouvelles épreuves. Le débordement du Mississippi, au mois de juin 1822 fut tel, que le fleuve submergea l'île entière, dévastant et enlevant avec une force irrésistible tout ce qui s'opposait à sa marche envahissante. Nullement déconcerté par ce nouveau désastre, Faribault alla s'établir sur un plateau de la rive opposée qu'il crut inaccessible aux plus fortes crues du *Père des Eaux*. Mais le fleuve déjoua cette fois encore tous ses calculs. Quatre ans plus tard, en 1826, la glace s'entassa tellement en amont du fort que le Mississippi, contenu par cette digue formidable, s'éleva à une hauteur que de mémoire d'homme il n'a jamais atteint, emportant la maison de Faribault et ses dépendances, noyant ses bestiaux, et semant partout des traces désastreuses de son passage. Averti heureusement à temps de cette crue menaçante par le colonel Snelling, qui lui envoya une barque pour faciliter sa fuite, Faribault put se sauver à temps avec sa famille, et aller mettre en lieu sûr les riches pelleteries que contenait son magasin.

VI

Peu de temps après, Faribault transporta ses pénates à Mendota, où sa famille séjourna pendant plusieurs années. Il allait trafiquer chaque hiver à son ancien poste des Petits Rapides, où il fit un commerce considérable.

Les Sioux avec lesquels il venait surtout en contact sont l'une des tribus les plus féroces de l'Ouest, et malgré leur amitié en général pour Faribault, il courut plus d'une fois les plus grands dangers au milieu d'eux. Une fois entre autres, en 1836, il reçut une très-grave blessure d'un Sioux auquel il n'avait pu donner un certain article qu'il demandait avec instance. Sans proférer une seule parole, le sauvage irrité lui plongea son couteau dans le dos un peu au-dessous de l'épaule; mais il aurait expié sur le champ son crime sans l'intervention de ses compagnons qui empêchèrent à temps Olivier, l'un des fils de Faribault, âgé seulement de quatorze ans,

(1) Alexis Bailly s'est éteint il y a quelques années à Wabasha, Minnesota, où il a laissé le souvenir d'une vie bien remplie et de précieux services à ses compatriotes émigrés. Il avait une certaine somme de connaissances légales, et il s'en servit avantageusement en bien des circonstances pour faire rendre justice aux Canadiens du Minnesota, dont on eût voulu ignorer le droit de propriété sur certaines étendues de terre considérables.

Bailly était l'un des plus anciens pionniers du Minnesota. On lit à son sujet dans un article publié par le général Sibley dans l'ouvrage "Minnesota Historical Collection": "Il se rendit en 1821 à la Rivière-Rouge du Nord, en compagnie de François Labothé, qui habite maintenant le comté de Nicolet, et de deux aides. Bailly conduisit un troupeau de bestiaux, pour lesquels on donnait des prix élevés dans la colonie, où ils étaient fort en demande. Il fut poursuivi ainsi que ses compagnons par différents partis de sauvages, entre les mains desquels ils faillirent tomber, et qui enlevèrent d'un coup dix-sept chevaux. Ils réussirent enfin à se rendre à destination sans éprouver d'autres pertes. Bailly vendit des vaches à lait \$100 et \$138 chacune, et les autres animaux en proportion. En revenant du Nord, Bailly fit des arrangements avec la Compagnie américaine de fourrures, qui lui confia la direction d'une région importante pour la traite sur les bords des rivières Minnesota, Cannon et Des Moines. Il fut aussi employé pendant quelque temps par la Compagnie de Fourrures Columbia. La femme de Bailly tient aujourd'hui un grand hôtel à Wabasha, qui porte son nom."